



SOMMAIRE

- Introduction
- Le dernier rebelle
- Une critique du totalitarisme
- Bibliographie
- Classification

1984, George Orwell

Fiche de lecture

ÉCRIT PAR

Jean yves GUÉRIN : professeur à l'université de Marne-la-Vallée



George Orwell

Ullstein Bild/ Getty Images

En 1949, peu avant sa mort, George Orwell (1903-1950) publie *1984*, où il transpose sur le mode romanesque des données empruntées à l'histoire soviétique mais aussi anglaise. L'action du roman se déroule à Londres en 1984. La ville est devenue la capitale d'une Oceania totalitaire, où règne en maître le chef incontesté du Parti, Big Brother.

Le dernier rebelle

Dans *1984*, le Parti intérieur, que personnifie Big Brother, « infailible et tout-puissant », est le cerveau d'une société oligarchique qui se fait passer pour collectiviste. Une caste privilégiée accapare les richesses dans un régime de pénurie généralisée. Le Parti extérieur est l'allié incertain du Parti intérieur. Il est constitué d'une masse de manoeuvres, placée sous surveillance et embrigadée. Un réseau d'organisations lui inculque « la mentalité appropriée ». Il n'y a plus ici de vie privée, toute autonomie est niée. On n'a pas d'amis, rien que des camarades. Quant à la technologie, elle sert à contrôler les gens, non à leur assurer le confort. L'homme nouveau est amnésique, orthodoxe. Ses opinions mais aussi ses instincts sont contraints.

Un tel système existe par et pour la guerre. C'est ce qu'affirme, véritable essai dans le roman, le livre attribué à Goldstein, désigné par Big Brother comme le traître suprême. Dans cette guerre, trois forces se groupent selon des alliances instables. L'Oceania s'allie puis se désallie avec l'Eurasia contre l'Estasia, et vice versa. On pense évidemment à l'U.R.S.S. face à l'Allemagne nazie et aux démocraties occidentales. À cette différence près que, dans *1984*, les trois pays ont des idéologies identiques. Aucun ne peut donc l'emporter. L'ennemi change, la guerre s'éternise, le Parti ayant toujours besoin de nouveaux ennemis à l'intérieur comme à l'extérieur pour perpétuer sa domination. Selon les nécessités de la conjoncture, une fiction est substituée

à une autre. La représentation de l'événement peut être construite et reconstruite. « L'Histoire est un palimpseste gratté et réécrit aussi souvent que nécessaire ». Dès lors que le Parti ne peut laisser croire que sa ligne politique varie, la vérité est ce qu'il veut qu'elle soit.

Seul à résister à cette hystérie collective, Winston Smith est un homme ordinaire. Las de vivre dans cet univers, il se déconditionne en rédigeant un journal. Dire « je », c'est chercher à être soi pour penser librement, c'est rétablir la distinction entre vérité et mensonge. Bientôt, enfreignant l'éthique puritaine du Parti, il noue une liaison. Julia et lui font l'amour mais, surtout, se parlent. Le couple s'isole du monde dans une clairière, puis dans une chambre louée, où ils reconstituent la vie d'avant : « Folie ! folie ! folie ! pensa-t-il encore. Il était inconcevable qu'ils puissent fréquenter cet endroit plus de quelques semaines sans être pris. Mais la tentation d'avoir un coin secret qui fût vraiment à eux, qui fût dans une maison, accessible, sous la main, avait été trop forte pour tous deux. »

Julia et Winston se rendent alors chez O'Brien qu'ils croient être un ennemi du Parti, et un membre de la Fraternité. Celui-ci les soumet à un questionnaire de routine qui se révèle être un rituel initiatique. Tous deux promettent d'obéir aux ordres, quels qu'ils soient. Dans une allusion transparente au trotskisme, qu'il tient pour une simple variante du stalinisme, Orwell s'attache à montrer le caractère totalitaire de la Fraternité dont Goldstein est censé être l'inspirateur.

Bientôt, Winston est arrêté. Des « brutes » et des « intellectuels », dont O'Brien, se relaient à son chevet. La faim, l'insomnie, les tabassages anéantissent son pouvoir de discussion et de raisonnement. Il finit par révoquer ses souvenirs comme ses expériences. « Le dernier homme » capitule : l'Océania n'a jamais été en guerre que contre l'Estasia, deux et deux peuvent faire cinq, « la domination du Parti est éternelle ». Winston reste provisoirement vivant, mais il a cessé d'être humain. Il trahit Julia, il aime Big Brother.

Une critique du totalitarisme

Goldstein, censé être l'ennemi numéro un de Big Brother, propose une lecture trotskiste de l'U.R.S.S. stalinienne : « Le Parti rejette et diffame tous les principes qui furent à l'origine du mouvement socialiste, mais il prétend agir au nom du socialisme. » Pour O'Brien, plus cynique, « le Parti recherche le pouvoir pour le pouvoir, exclusivement le pouvoir. Le bien des autres ne l'intéresse pas ». Grâce à ces deux interprétations, Orwell condamne tous les dogmes et les moyens qu'ils se donnent pour asseoir leur pouvoir.

En effet, dans cette société « schizophrène » où le mensonge est généralisé, la question linguistique est essentielle. Orwell lui consacre une annexe du roman. Big Brother a eu l'idée du « novlangue », une langue simplifiée, artificielle qui, avec son lexique normalisé, sa syntaxe appauvrie, interdit de penser la complexité, annihile l'esprit critique et rend in formulable toute révolte. L'homme nouveau parle par slogans, son discours est un « caquetage ».

Avec les « deux minutes » et « la semaine de la Haine », Orwell montre comment on fanatise une population. Le bourrage de crâne produit une culture de guerre. On hait mieux quand on hait ensemble. Ainsi la peur se mue en rage. Canalisée, manipulée, elle atteint son

« paroxysme », pour se fixer sur Goldstein, « l'ennemi du peuple », puis se retourner en amour de Big Brother.

Traduit en d'innombrables langues, *1984* est une dénonciation visionnaire mais désespérée de la société totalitaire. L'U.R.S.S. stalinienne et, après 1949, la Chine maoïste, la Corée du Nord, le Cambodge de l'Angkar ont ressemblé à l'Océania. Orwell postulait l'indestructibilité de tels régimes. Il n'a jamais cru leur implosion possible.

— Jean yves GUÉRIN

Bibliographie

G. ORWELL, *1984*, trad. A. Audiberti, Gallimard, Paris, 1950 ; rééd. coll. Folio, Gallimard, 1981.

Études

A. BESANÇON, *La Falsification du bien : Soloviev et Orwell*, Julliard, Paris, 1985

B. GENSANE, *George Orwell : vie et écriture*, Presses universitaires de Nancy, 1994.

CLASSIFICATION

Littératures

Œuvres littéraires

Œuvres littéraires par genres

Œuvres romanesques

Littératures

Œuvres littéraires

Œuvres littéraires du xx^e s. et du xxi^e s. en Occident